

ARBITRAIRE OU MOTIVATION DU SIGNE ? LE GESTE ARTICULATOIRE EST-IL LE FONDEMENT DE L'EXPRESSION LINGUISTIQUE ?

Professeure émérite **Alvaro ROCCHETTI**
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3
E-mail: rocchettialvaro@gmail.com

En dehors des gestes symboliques utilisés en eux-mêmes, indépendamment de toute parole, il faut bien constater que la plus grande partie de l'activité gestuelle accompagne généralement une expression orale. Elle semble faire avec elle un tout indissociable. Dans une langue méditerranéenne, comme l'italien, par exemple, il serait peut-être possible de se faire comprendre sans souligner par des mouvements du visage, des mains et du corps, ce que l'on dit, mais celui qui tenterait cette expérience serait regardé avec une extrême surprise par ses interlocuteurs.

Et pourtant la tradition culturelle occidentale, basée sur l'écriture, le fait constamment. L'écriture qui, dans notre civilisation, renvoie normalement à la langue parlée, opère en effet un choix dans l'ensemble du message pour ne garder que les éléments qui relèvent de la pure phonétique. Une dichotomie est ainsi créée entre ce qui peut être rendu par un alphabet et ce qui lui échappe. Puisque, depuis l'invention de l'écriture, le message écrit est considéré comme une trace noble de la parole – ne dit-on pas que *les paroles s'envolent* mais que *les écrits restent* ? –, on pourrait penser que les gestes sont superflus, qu'ils constituent des fioritures inutiles, des scories de la communication parlée, qu'en somme la langue écrite, allant à l'essentiel, a dégagé les éléments pertinents de cette communication et qu'il serait vain, ou de peu de profit, de vouloir étudier tous les éléments non pertinents qui l'encombrent. Il y a bien eu, dans le passé, les prises de position de ceux qui, par leur métier (acteurs, peintres, danseurs, etc.) étaient amenés à étudier de près les mouvements du corps, mais leurs analyses ne visaient pas à dégager les liens de la parole et des gestes qui l'accompagnent : ils s'efforçaient plutôt de rattacher directement les liens de la parole et du geste au sentiment qu'ils devaient transmettre. Ils ont parfois même abouti à une codification non naturelle du geste dont témoignent, au XVIII^e siècle par exemple, des hommes comme Lebrun, Greuze en peinture ou Diderot pour le théâtre.

Entre le ghetto et le mépris – au mieux l'ignorance – le geste est resté dans une sorte de préhistoire : sa connaissance n'a guère progressé tant que la transmission des connaissances, dans le temps ou dans l'espace, était basée sur l'écriture. Pourtant deux observations nous révèlent que le code écrit présente des insuffisances qui ont toujours été ressenties : d'une part, bien des messages écrits laissent planer une ambiguïté qui disparaît dans une situation réelle, lorsque les mots sont accompagnés de leurs gestes, d'autre part, si l'écriture néglige effectivement toute la partie gestuelle de la parole, il n'en est pas de même du message écrit : à chaque instant d'un dialogue rapporté par un écrivain, des incises – du type *dit-il en souriant*, *ajouta-t-il négligemment*, etc. – ou des notations très variées portant sur l'attitude des interlocuteurs, montrent que les auteurs ont dû intégrer les gestes pour rendre plus compréhensibles les discours de leurs personnages. Des analyses de ces notations montreraient sans doute des différences entre les écrivains aux différentes époques et mettraient en évidence les simplifications auxquelles la linéarité du langage les obligeait à recourir pour rendre une gestuelle en réalité beaucoup plus complexe.

Seules des techniques audiovisuelles modernes comme le cinéma ou la vidéo offrent une présentation synthétique intégrant l'ensemble des composantes de la communication. C'est dans cette perspective d'une interpénétration de la communication linguistique et de la communication gestuelle que se situe la présente étude. Mes travaux m'ont en effet amené à étudier les systèmes

linguistiques des langues romanes et, plus particulièrement, de l'italien. Les résultats auxquels je suis parvenu m'amènent à penser qu'il n'y a pas de hiatus entre la communication verbale et la communication non verbale, et que la dichotomie **paroles / gestes** est née justement de l'approche écrite de la communication durant les trois derniers millénaires. Si les techniques de reproduction des images et du son avaient été présentes parallèlement, il est vraisemblable que la tradition écrite n'aurait pas marqué de son empreinte la communication, au point de se faire passer pour **la seule véritable communication** et de rejeter ce que nous appelons *le non verbal* ou *le gestuel* dans la marginalité.

Les travaux présentés ici se placent donc dans une perspective résolument adichotomique du langage qui rétablit une continuité entre tous les éléments de la communication. Bien plus, ils visent à montrer qu'à l'inverse des conceptions traditionnelles, **c'est le gestuel qui est fondamental** et que le message linguistique lui-même – tant pour l'expression de la sémantique que de la morphologie – est basé sur une *connaissance inconsciente des parties du corps qui entrent en jeu dans la phonation* : gorge, cordes vocales, cavité nasale, cavité orale, lèvres. C'est sur l'analyse des positions respectives de ces différents *instruments* que se fonde, comme nous allons le voir, la structure de la langue.

Les possibilités offertes par les organes phonatoires ont été exploitées par le cerveau pour servir de support à la communication, tout comme ce même cerveau utilise les possibilités gestuelles dans le dialogue entre sourds. Si nous admettons sans difficultés que les organes phonatoires jouent un rôle comparable aux organes gestuels (mains, mimiques, attitudes du corps en général), il reste à définir quel est ce rôle. Personne n'a en effet jusqu'ici considéré que les gestes du boulanger pour préparer son pain ou l'utilisation de l'index pointé vers quelqu'un pour le désigner étaient arbitraires. C'est ce que peut faire de mieux un système gestuel utilisant la main pour malaxer une pâte ou pour indiquer la personne dont il est question dans le message. Il n'en est pas de même en linguistique où *l'arbitraire du signe* est devenu un postulat intouchable depuis Ferdinand de Saussure.

Or ce postulat, largement répandu parmi les linguistes, est proprement anti-scientifique : il déclare à l'avance que toute recherche dans ce sens est vouée à l'échec. Et si les fondements sur lesquels il a été établi n'avaient pas été suffisamment analysés ? L'Église, avant Galilée, avait le bon sens pour elle lorsqu'elle déclarait que la terre était le centre du monde et que le soleil tournait autour d'elle, comme l'a aussi Ferdinand de Saussure lorsqu'il fait observer que l'allemand *ochs* et le français *bœuf* suffisent à prouver l'arbitraire du signe. Nous ne nous sentirions donc aucunement lié par ce que nous pourrions appeler **le dogme de l'arbitraire du signe**.

Notre conception pourrait être résumée de la manière suivante : il n'y a pas fondamentalement de différence entre le geste qui sert à désigner une personne (index pointé vers elle) et les éléments linguistiques qui ont la même fonction. Un tableau de correspondances nous servira de vérification pour la portée de notre démonstration :

LANGUE

GESTES

Je, me, moi, ego, yo, io, eu (pr. 'yeu')...

index que je pointe vers ma poitrine

tu (fr., esp., it., roum. etc.).

Index pointé vers mon interlocuteur

il, lui, elle, el, ella, egli...

index pointé vers une personne qui ne participe pas à l'interlocution.

En examinant successivement **les oppositions morphologiques du substantif en italien** – entièrement basé sur le système des voyelles –, puis **les oppositions verbales et l’expression de la sémantique** – où entre en jeu aussi le système des consonnes, – j’ai été conduit à étudier les fondements sur lesquels elles sont établies : il apparaît clairement que ces oppositions **sont entièrement basées sur une utilisation dynamique du système articulatoire.**

Un relevé des désinences morphologiques du substantif en italien met en évidence les oppositions suivantes :

DÉSINENCE		EXEMPLES	
singulier	pluriel	singulier	pluriel
- o	-----> - i	libr- o	-----> libr- i
- o	-----> - a	mur- o	-----> mur- a
- a	-----> - e	cas- a	-----> cas- e
- a	-----> - i	poet- a	-----> poet- i
- e	-----> - i	nott- e	-----> nott- i
- i	-----> - i	cris- i	-----> cris- i

La répartition des marques du nombre (comme celle du genre) peut paraître, à première vue, aberrante : le **-a** peut être une marque de pluriel dans **mura** et une marque de singulier dans **casa** ! De même, le **-e** indique le singulier dans **notte**, mais le pluriel dans **case**. En revanche, dès que l’on reporte ces oppositions sur le triangle vocalique, une remarquable cohérence apparaît :

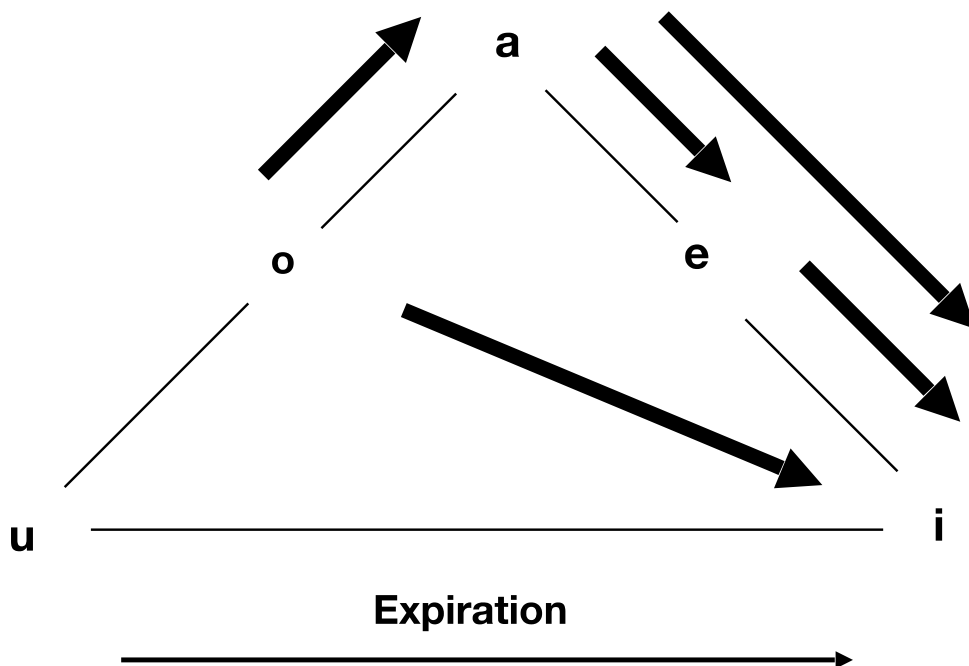


Fig. 1

On constate que seules les voyelles **o**, **a**, **e**, **i**, entrent dans le système des oppositions morphologiques et qu'un ordre rigoureux les relie les unes aux autres : chaque prise de position à un certain niveau au singulier entraîne l'impossibilité d'utiliser pour le pluriel les voyelles exprimant des positions antérieures. Ainsi, la voyelle **a**, la deuxième dans l'ordre de succession des voyelles, ne peut exprimer le pluriel que pour les singuliers en **o**. En revanche, elle peut être remplacée par **e** ou par **i** (les voyelles qui lui font suite) pour exprimer le pluriel. Quant à la voyelle terminale du système articulatoire, **i**, elle ne peut avoir comme pluriel qu'elle-même : tous les substantifs terminés par **-i** au singulier demeurent invariables en italien !

Ces caractéristiques indiquent que la position de l'articulation de la voyelle dans la cavité buccale est l'élément fondamental dans la propriété qu'elle a d'exprimer les oppositions morphologiques. On peut donc dire que le mouvement que fait la langue dans la bouche – et, en particulier, le point où elle s'arrête pour limiter la caisse de résonance buccale – est l'origine même de l'expression linguistique abstraite qui est attachée à la voyelle – le nombre dans le cas que nous venons d'étudier.

Mais on peut aller plus loin et affirmer que tout ce qui est basé sur une opposition de voyelles se ramène, en italien, à une opposition de position ou d'aperture. Ainsi, le jeu des adverbes **qui / qua** (= 'ici'), **lì / là** (= 'là') exprime l'opposition entre un espace large pour la désinence **-a** (articulation médiane, bouche ouverte au maximum) dans **qua** et **là**, et un aboutissement étroit pour le **-i** (articulation finale, bouche serrée) dans **qui / lì**. On peut figurer chacune des deux oppositions – l'une dans la désignation d'un lieu proche (*ici*), l'autre dans un lieu plus lointain (*là*) – de la manière suivante :

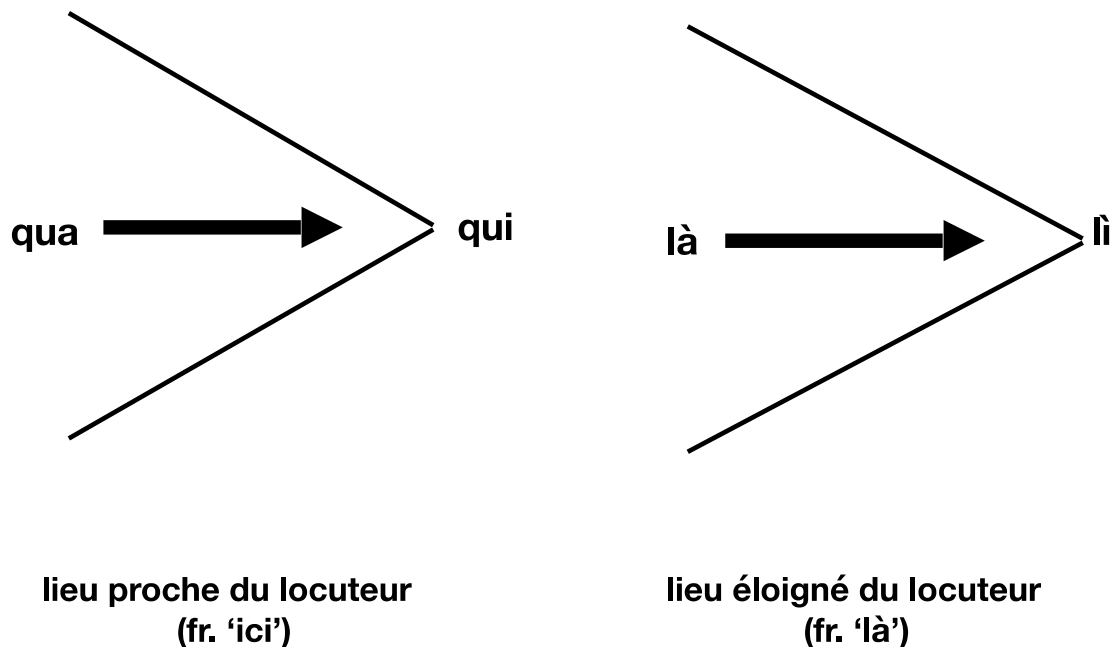


Fig. 2

Dans les deux cas, la désinence morphologique **-a** exprime un mouvement qui va vers un point fixe signifié, lui, par la désinence **-i**.

Cette utilisation de ce qu'il est possible d'appeler une *gestuelle articulatoire des voyelles* s'étend à tous les domaines de la langue. Nous n'en donnerons ici que quelques exemples. Ainsi, dans le cas de l'expression sémantique, les oppositions purement vocaliques de termes tels que **sprizzo, sprazzo, spruzzo** (= 'jets' de diverses natures) sont une exploitation particulièrement étonnante de cette gestuelle articulatoire : **uno sprazzo** est un jet large (giclée d'eau d'une flaque sous les roues d'une voiture, ou large faisceau de lumière des phares d'une voiture, etc.) ; **uno sprizzo** est un jet fin comme, par exemple, le filet d'eau sortant du pistolet à eau d'un enfant. Quant au terme **spruzzo**, il est caractérisé par la voyelle **u** qui n'entre pas dans l'opposition morphologique : elle est en effet réservée, en italien, à l'expression de ce qui est sémantiquement unique (**uno, punto, luna**, etc.) ou de ce qui se compose d'éléments isolés (**schiuma, écume, spugna, éponge, uva, raisin**, etc.). Associé à la sémantique apportée par les consonnes (**spr-, zz-**), le **u** oriente la signification du mot **spruzzo** vers celle de 'jet' composé de gouttelettes, comme celles qui sortent d'un vaporisateur. Le verbe **spruzzare** signifie 'vaporiser', mais d'une manière nettement plus dynamique et moins abstraite que ne le fait le mot français – qui, lui, se réfère, pour exprimer la même action, à la vapeur : *vaporiser* = 'produire de la vapeur'.

Tout dans la langue étant basé sur ce système, on peut choisir des exemples dans des domaines très différents : il existe, par exemple, un village dans le Piémont qui ne se différencie d'un de ses hameaux que par sa voyelle tonique. L'un s'appelle **Cocconito** et l'autre **Cocconato**. Il n'est pas difficile à celui qui nous a suivi jusqu'ici de deviner que Cocconato (plus large) est le nom du village et que Cocconito (plus petit) est celui du hameau ! De même, **la spada** 'épée', **la spalla** 'épaule', **lo spacco** 'fente', les verbes **spargere** 'éparpiller', **spandere** 'répandre', etc. soulignent l'étendue tandis que le caractère fin et pointu s'impose dans **spina** 'épine', **spillo** 'épingle' ou **spiedo** 'tournebroche' (pour ne prendre que des mots commençant par sp-).

Le système consonantique, plus complexe que le système vocalique, laisse encore plus apercevoir sa base articulatoire. Analysé, comme lui, dans une perspective dynamique (et non plus statique comme on le fait habituellement dans la présentation des tableaux des consonnes), il se présente dans l'ensemble comme suit :

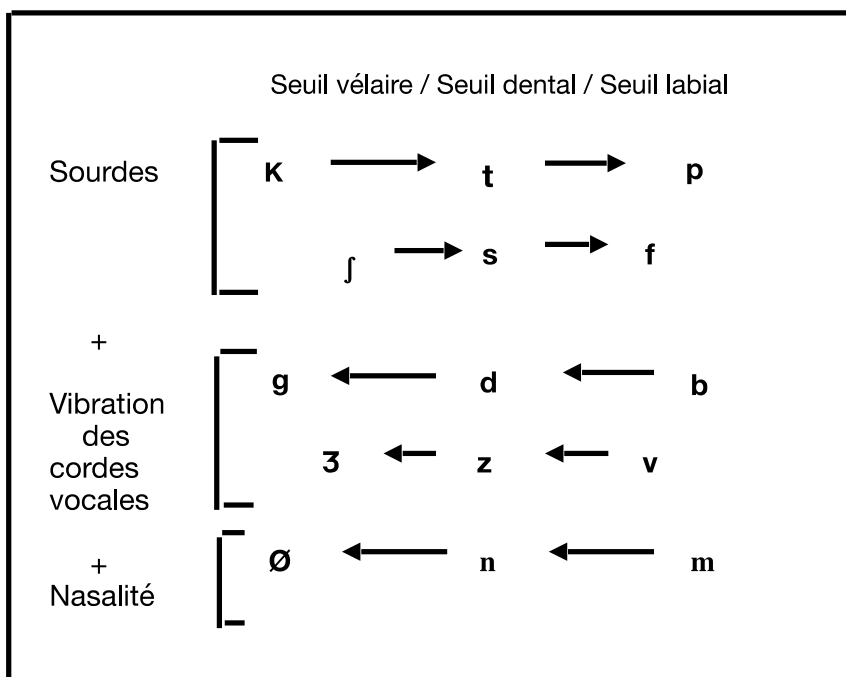


Fig. 3

Ce système repose sur l'éloignement ou l'approche de 3 seuils selon un mouvement qui, dans le cas des consonnes nons accompagnées de vibration des cordes vocales, suit l'orientation du souffle (de l'intérieur vers l'extérieur de la cavité buccale) :

1. **le seuil vélaire** (on s'en éloigne avec la consonne **k**) ;
2. **le seuil dental** (on s'en approche avec la consonne **t**) ;
3. **le seuil labial** (on s'en approche avec la consonne **p**).

Ces trois seuils, qui vont jusqu'à l'occlusion totale de la cavité buccale, livrent les trois occlusives **k**, **t**, **p**. Lorsque l'occlusion n'est pas complète – comme c'est le cas avec les fricatives –, les trois seuils sont légèrement déplacés vers le centre de la cavité buccale : ainsi, le seuil vélaire est avancé et remplacé par un seuil palatal qui livre la consonne **ʃ** ; le seuil labial est reculé et remplacé par un seuil labiodental qui livre la consonne **f** ; le seuil le plus central – le seuil dental – subit lui aussi les effets de ce recentrage puisque l'articulation nettement dentale du **t** est remplacée par l'articulation plus alvéolaire que dentale du **s**. Ce déplacement des seuils permet, en italien, un développement considérable des affriquées : il n'y avait, en latin, que les affriquées **k^w** et **g^w** qui ont été conservées en italien ; mais d'autres affriquées ont été créées : au niveau des sourdes, **tʃ**, **t^s**, **k^j** et, au niveau des sonores, comme nous allons le voir, leurs correspondantes **d^ʃ**, **d^z** et **g^j**.

Dès qu'entrent en jeu les cordes vocales (situées avant le seuil vélaire) le mouvement s'inverse et va de l'extérieur vers l'intérieur. Les trois seuils donnent alors lieu à trois autres consonnes occlusives : **b** (lorsqu'on s'éloigne du seuil labial), **d** (lorsqu'on s'éloigne du seuil dental), **g** (lorsqu'on s'approche du seuil vélaire). A nouveau, pour les fricatives, il n'y a pas de consonne au niveau vélaire dont le seuil est remplacé par le seuil palatal qui livre en toscan la fricative **z**. Le seuil labial ne donne pas, non plus de fricative (il n'existe pas, en italien, de β comme c'est le cas, par exemple, en espagnol) : il est remplacé par le seuil labiodental qui permet l'articulation de la fricative sonore **v**. Quant au seuil dental, lui aussi légèrement reculé, il livre la correspondante sonore du **s** : **z**. On notera que les déplacements des seuils pour les fricatives (et donc aussi pour les affriquées **d^ʃ** et **d^z** qu'elles permettent de prononcer) n'existaient pas en latin : ce sont des innovations de la langue italienne que l'on retrouve, avec des variantes, dans d'autres langues romanes, mais pas en espagnol.

Toutes ces opérations intervenant lors de l'articulation des consonnes sourdes et sonores (occlusives et fricatives) sont autant de « gestes » miniaturisés qui sont utilisés pour exprimer le sens. Ainsi, pour ne prendre que l'exemple de la consonne **g**, la sonorité qui lui est attachée et qui est située plus à l'intérieur que la cavité buccale, la fait percevoir comme un **k** inversé, c'est-à-dire non plus partant de la personne et orienté vers l'extérieur – comme le fait **k** dans les interrogations **come**, **chi**, **che**, **cosa**, **quando**, etc. ou les adverbes de lieu indiquant la proximité de la personne **qui**, **qua** ou encore les démonstratifs qui prennent leur départ à la personne **questo**, **codesto**, **quello**, etc. – mais revenant vers l'intérieur de la personne, comme un doigt que l'on pointe vers soi. C'est pourquoi, dès le latin, le locuteur se désigne par le pronom **ego** (dont les voyelles sont également orientées de l'extérieur vers l'intérieur). L'italien, qui a perdu la consonne **g** dans son pronom – il n'a gardé, comme l'espagnol avec **yo**, que les voyelles **i/o** – a, en revanche, réintroduit le **g** à la finale des verbes pour exprimer, justement, la première personne. La profusion de **-go** que l'on trouve en italien – mais aussi en espagnol (**tengo**, **vengo**, **hago...**) – a toujours intrigué les spécialistes de linguistique historique qui se sont efforcés, sans toujours bien y parvenir, de retrouver les cheminements qui ont conduit à introduire cette finale là où le latin ne la présentait pas. On peut du reste observer que, lorsque au cours de l'histoire de la langue une situation de concurrence comprenant une forme en **-go** s'est créée pour la première personne, c'est toujours la forme en **-go** qui l'a emporté : le latin **venio** a abouti à **vengo** au lieu de la forme régulièrement attendue **vegno** ; **tollo** qui aurait dû rester **tollo** a pris la forme **tolgo** ; de même pour **sciolgo** issu de

solvo, pour **traggo** issu de **traho**, etc. Tout se passe comme si le **ego** latin était venu s'installer à la finale des verbes italiens (et espagnols)... plusieurs siècles après avoir disparu !

Lorsqu'intervient à son tour la résonance nasale (située plus à l'intérieur encore que les cordes vocales), le mouvement demeure orienté vers l'intérieur et exprime, par le **m**, le « moi » et tout ce qui le concerne (**mangiare**, **mamma**, **mammella**, etc.), par le **n**, l'antériorité du « moi », c'est-à-dire le « nous » (qui inclut le « moi »). On observera, ici aussi, ce fait curieux et révélateur, que la finale **-m** du verbe latin **sum** exprimait aussi la première personne, comme le **m** de **me** ou de **mihi** et le **-o** de **venio**.

On constate donc que la première personne peut se désigner de plusieurs manières qui, toutes reproduisent, dans le mouvement articulatoire, le geste que tout locuteur fait pour se désigner : un déplacement de la main, index pointé, vers le milieu de la poitrine. Nous avons en effet successivement rencontré :

1 – La désignation par les voyelles : **io** (italien), **yo** (espagnol), **ieu** (roumain, écrit **eu**), qui, toutes, commencent par la voyelle la plus extérieure pour aller vers la voyelle la plus intérieure acceptée par le système morphologique. Dans le cas de la désinence verbale, la désignation peut se réduire à cette dernière voyelle, c'est-à-dire à **-o** pour l'italien et l'espagnol (ex. : [*io / yo*] *entro* 'j'entre') et **-u** pour le roumain (ex. : *intru*, 'j'entre'). Mais le mouvement suggéré reste le même.

2. La désignation par les consonnes. On pourrait croire à une absence de cohérence puisqu'on trouve une occlusive vélaire, **g** (en latin, italien, espagnol), une bilabiale nasale, **m** (dans toutes les langues romanes), ou une fricative palatale, **ʒ** (dans le français 'je'). Et pourtant, le mouvement qui produit ces différentes consonnes est, lui aussi, comme pour les voyelles, orienté vers l'intérieur du locuteur : il n'est autre qu'un raccourci articulatoire du même geste.

Nous avons choisi d'analyser les différentes manières de désigner la première personne dans les langues romanes, et plus particulièrement en italien, mais nous aurions pu choisir bien d'autres désignations. Il est évident, par exemple, que le **tu** pour la deuxième personne est particulièrement bien adapté à sa fonction puisque toutes les langues romanes l'ont conservé et que les langues indo-européennes l'ont, le plus souvent, très peu modifié : c'est en effet la consonne **t** qui est la plus à même de clore le champ de l'interlocution car elle exprime la personne contre laquelle viennent buter les paroles prononcées par le locuteur. Quant au **u**, il signale, comme nous l'avons déjà vu, l'unicité de cette personne.

Comme dans le cas du système dynamique des voyelles, les différentes positions des consonnes représentent autant de moments importants dans la gestuelle articulatoire, ce qui les rend aptes à suggérer tel ou tel autre sens. Il apparaît ainsi que les mouvements représentés dans la figure 3 par les flèches (et déterminés par l'entrée en fonction hiérarchisée des différents organes de l'appareil phonatoire) sont plus importants que les caractéristiques acoustiques des consonnes, et même que leurs caractéristiques articulatoires au sens classique du terme (point d'articulation, mode d'articulation) non interprétées en termes de mouvement.

Il manque, sur la figure 3 deux consonnes qui, étant les plus ouvertes, assurent la transition entre les consonnes et les voyelles : le **r** et le **l**. Ce sont, en italien, les deux seules consonnes qui, même additionnées, n'empêchent pas la diphtongaison ; mais il s'agit, dans ce seul cas, d'une diphtongaison plus réduite – en Toscane tout au moins – que dans tous les autres cas : **uó** au lieu de **uò** (**tuórlu** 'jaune d'œuf' et non **tuòrlu**). Ces deux consonnes sont souvent interchangeable en italien, mais seulement lorsqu'elles ferment la syllabe (ex. : *caldo* > *hardo* en florentin, **tollere* > *torre* – à côté de *togliere* –, *el* > *er* à Rome, etc.). Lorsqu'elles ouvrent la syllabe, elles ont des fonctions tout à fait différenciées. Le **r** est la seule consonne vibrante, c'est-à-dire qui se répète : cette caractéristique articulatoire lui donne la propriété d'exprimer le retour au point de départ : elle est donc utilisée pour évoquer l'idée de répétition (préfixe **re-**, **ri-**), le processus verbal à l'état de puissance dans les infinitifs **-are**, **-ere**, **-ire** (par opposition au gérondif **-ando**, **-endo** où il est en cours, et au participe passé où il est achevé **-ato**, **-uto**, **-ito**). Le **l**, lui, marque l'éloignement. Ainsi, dans **lì**, **là**, il s'oppose au couple **qui/qua**, en désignant tout l'espace où celui qui parle ne se trouve

pas. De même, alors que **questo** ‘ce, ceci, celui-ci’ utilise **k^w** pour indiquer le départ du mouvement de démonstration et la fricative **s** pour le déroulement dans l’espace, vite interrompu par l’arrivée du seuil **t** (d’où **questo** = ‘ce qui est près de moi, que je peux toucher’), dans **quello** ‘ce, cela, celui-là, le **l** éloigne la limite de fin (d’où **quello** = ‘ce que je vois ou que je me rémémore, mais qui n’est pas présent là où je suis / au moment où je parle’). On remarquera que les astres, objets les plus éloignés qu’il soit possible d’apercevoir, comportent un **l** : **luna** (qui, en effet, est loin de nous et, de plus unique), **sole**, **stelle**.

On n’en finirait pas d’énumérer les conséquences que l’italien tire de l’exploitation de son système articulatoire pour exprimer des oppositions morphologiques, désigner des choses ou évoquer des concepts. Toutes les langues semblent bien procéder de même : ainsi, le français apparaissait en filigrane, derrière l’italien, dans bien des cas précédents (ex. *ici/là, lune, soleil, étoiles*, etc.). Mais, d’une langue à l’autre, le système articulatoire peut changer : on a vu, par exemple, que l’italien remplaçait pour les fricatives sonores le seuil bilabial par un seuil anticipé labio-dental là où l’espagnol maintient le seuil bilabial et a besoin de moyens mnémotechniques pour distinguer le **v** du **b** (*la b de burro y la v de vaca*). De plus, un même système articulatoire peut donner lieu à des utilisations très variées, tout comme les gestes diffèrent d’une civilisation à l’autre, alors que les données corporelles sont pratiquement identiques.

Quels enseignements peut-on tirer de l’étude que nous avons ici brièvement présentée ? Ils sont certainement très nombreux. Nous n’en relèverons, pour conclure, que quelques uns.

1. *Il n’y a fondamentalement aucune différence entre le geste de la main que je pointe vers moi-même – ou vers une autre personne – pour me – ou la – désigner et les instruments linguistiques que j’utilise pour le faire.*

2. *Le « geste articulatoire » est donc bien le fondement de l’expression linguistique.*

3. *Dans le geste, comme dans la langue, on rencontre les mêmes limitations lorsqu’on étudie l’adaptation de la forme au sens* : le geste n’est pas toujours parfaitement figuratif. La raison en est qu’on ne peut pas toujours trouver, surtout pour les notions abstraites, un geste figuratif adéquat. Il en est de même pour la langue : le système articulatoire, malgré sa richesse, ne peut suggérer parfois que de loin, surtout, à nouveau, lorsqu’il s’agit d’idées abstraites. Prenons, par exemple, l’idée de liberté que, gestuellement, on exprime en français en bombant le torse et en glissant les pouces de chaque main, paumes dirigées vers l’avant, derrière le revers de la veste (même lorsqu’on n’en a pas !) comme pour suggérer : « je suis mon propre maître, je fais ce que bon me semble ». Cette idée est associée, dans les langues romanes, à une forme qui s’est maintenue (ou a été reprise) à peu près partout : *libertad, libertà, liberté, libertade*, etc. et qui doit donc être bien adaptée à ce qu’elle exprime. On y constate certes la présence, à l’initiale, du **l** qui intègre l’idée d’éloignement dont nous avons parlé à celle de libération (« vous êtes libre ! Vous pouvez aller où vous voulez ! »). Mais il serait aventureux, nous semble-t-il, de vouloir analyser de manière détaillée l’enchaînement des autres phonèmes consonantiques (**b, r, t**) et vocaliques (**i, e, a/é**) qui sont pourtant communs à toutes les formes et, par conséquent, bien adaptés au message qu’ils sont chargés de transmettre. Cette voie d’analyse est riche de suggestions, mais *il faut éviter de la pousser jusqu’à ses limites et de l’utiliser lorsque la vérification devient impossible* ! Même si la langue, comme nous croyons l’avoir montré, n’utilise pas les phonèmes au hasard mais en fonction d’un présémantisme lié à leurs caractéristiques articulatoires, il n’est pas toujours possible de retrouver, dans le détail, les chemins qui mènent de la forme au sens. Mais on aura compris que, pour nous, cela ne nous rapproche pas pour autant du *dogme* de l’arbitraire du signe !

4. *La méthode que nous avons utilisée au cours de cette étude, doit beaucoup à la linguistique psycho-systématique (ou psychomécanique du langage) fondée par Gustave Guillaume et que le philosophe André Jacob propose d’appeler linguistique opérative* puisqu’elle vise à décrire les opérations qui s’effectuent durant l’acte de langage. Elle postule que tout, dans la langue, est dynamique et que, par conséquent, l’analyse doit rendre compte des réalités linguistiques en termes de mouvements : on a pu constater, au cours de cette étude, que ce ne sont pas les seuils

qui sont déterminants, mais les mouvements d'approche ou d'éloignement de ces seuils ; que le **t** et le **d**, par exemple, utilisent la même position, mais pour suggérer des significations opposées, comme la bouteille peut être à moitié pleine ou à moitié vide.

On peut penser que le langage humain a pu commencer par l'association de gestes et de sons émis par la voix, comme le font les primates, mais c'est lorsque l'être humain s'est engagé dans l'exploitation des caractéristiques de l'articulation de sa voix que l'évolution a été décisive. Cette démarche a permis à la fois le décodage du monde et le développement de la pensée. Nommer les objets du monde extérieur et les actions qu'on peut y réaliser, les stocker dans sa mémoire et les utiliser ultérieurement pour communiquer avec ses semblables, voilà ce que permet le contrôle de l'articulation de la voix. Mais cette démarche de nomination contribue en même temps au développement de la pensée. Le langage se présente ainsi comme un intermédiaire entre le corps – sous la forme du système articulatoire – et la pensée : il met à la disposition de cette dernière des concepts et une structure que des milliers et des milliers de générations ont contribué – et contribuent encore aujourd'hui ! – à perfectionner. C'est dans ce cadre que se poursuit la recherche d'un signe linguistique aussi motivé que possible ou, si nous reprenons l'image de la bouteille à moitié vide, aussi peu arbitraire que possible. Nous pouvons ajouter, en signe de conclusion qu'***une recherche qui se donne comme objectif de découvrir les relations que la forme entretient avec le sens nous paraît respecter davantage l'idéal scientifique que celle qui pose, dès la rencontre des premières difficultés, que « le signe est arbitraire »...***

